L'UNION SPIRITE BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PREMIÈRE ANNÉE — N° 46. — 8 MAI 1866.

POLÉMIQUE SPIRITE

LE SPIRITISME EST-IL CONCILIABLE AVEC LE CATHOLICISME?

Suite (1)

La deuxième des communications données par l'auteur anonyme serait insignifiante pour nous, si elle ne disait pour la première fois une vérité *vraie,* c'est que des flots de livres, dépositaires des vérités nouvelles, disparaissent chaque jour. Puisque ces ouvrages sont l'œuvre des Esprits infernaux, comment se fait-il qu'ils recrutent assez de partisans parmi les plus zélés et fervents catholiques, pour que des *flots* de volumes disparaissent chaque jour? Ce qui serait difficile, par exemple, d'être justifié par l'auteur, c'est les déclarations de l'Esprit *Etienne,* parlant des *monceaux d'or* accumulés par Allan Kardec.

Le *Livre des Esprits* qui peut faire devenir saint ; toutes les instructions reçues sur tous les points du globe ; toutes les publications spirites ; tout dans le spiritisme, enfin, enseigne comme LOI PREMIÈRE : *Un amour sans bornes pour Dieu et pour notre prochain, comme pour nous-mêmes,* et sa devise unique autant qu'universelle est : *Amour et Charité.*

(1) Voir numéro 45, pages 193 et suiv.

Eh! bien, voyons ce que dit la première phrase de la troisième communication :

« Les enseignements de notre Eglise se trouvent tous renfermés dans ces mots : Aimons Dieu par dessus toutes choses et notre prochain comme nous-mêmes. »

N'y a-t-il pas identité complète? Non, puisque la suite de cette communication donne M. Kardec comme un *fourbe*, un *imposteur,* un *misérable* qui *trompe* son prochain et n'aime pas son Dieu.

Est-ce bien l'âme de M. Kardec que vous déclarez malheureuse et que vous recommandez aux prières de vos lecteurs, Esprit que vous cachez derrière le nom vénéré de SAINT PAUL? Nous pensons, nous, spirites, que votre intermédiaire, le médium auquel vous vous êtes communiqué, a été un mauvais instrument pour vous et qu'il a mal rendu vos inspirations.

Deux autres contradictions sont à relever :

1° « Sous peine de damnation, évitez tout ce qui touche au spiritisme ; gardez-vous surtout de tout contact infect avec ses partisans. »

La condamnation pour qui touchera au spiritisme ne sera-t-elle donc que pour ceux qui ne craignent pas de prendre la qualification de spirites? Il faut le croire avec vous, puisque vous qui vous en occupez aussi, en ayant fait une étude toute particulière, ne craignez pas cette « damnation. »

2° « Les Esprits infernaux sont *les seuls* qui se communiquent aux hommes n'appartenant pas au clergé. » (4me communication.)

Alors pourquoi (page 45, 4me communication) est-il dit que l'on peut « s'attirer les *bons Esprits* par une conduite régulière et exempte de tous reproches, et qu'ils viennent, Dieu le permettant, etc., etc? »

Ne serait-il pas plus juste et rationnel de dire comme nous que tous les Esprits, indistinctement, ne peuvent venir vers les hommes qu'avec la permission de Dieu? Ne serait-il pas aussi plus sage et surtout plus chrétien de croire « qu'une *conduite régulière et exempte de tous reproches* » peut aussi bien se trouver en dehors de vous, qu'en dedans?

Et ailleurs (page 46, 5me communication :)

« Gardez-vous bien de vous laisser tromper, unissez-vous à l'Eglise, soutenez-la, défendez-la, et vous serez *sûrs d'obtenir de bonnes communications* (1), qui ne proviendront pas de Satan, mais bien des bons Esprits. »

Confrontez donc ces lignes avec celles signalées à l'article 2°, ci-dessus.

Et ailleurs encore (page 51, 7me communication) :

« On peut communiquer avec les bons Esprits, mais cette faveur est réservée aux *âmes pures,* en récompense de leurs vertus. »

Puisque les communications que vous recevez sont les seules bonnes, les seules vraies, il en résulte qu'elles ont été données par de bons Esprits, et que, les bons Esprits ne se communiquant qu'aux *âmes pures* et en récompense de leurs vertus, vous êtes un être à part, un être privilégié, à moins que vous ne contredisiez vos propres citations (page 29) :

« 1° Pas un seul n'est juste...... il n'en est pas même un seul;

« 2° Où est l'homme, en effet, qui peut se rendre à lui-même le témoignage de n'avoir jamais été injuste ni dans ses actions, ni dans ses discours? »

Voyez ce qui se trouve dans la 8me communication (page 52) :

« Nous ne communiquons pas avec les parents et amis que

---

(1) **Comme celles que nous avons déjà citées!!**

nous avons laissés sur la terre, non ; cela serait pourtant un soulagement à nos souffrances et cette privation est une grande peine. En revanche, nous les voyons, mais cette grâce qui nous est accordée n'est pas sans amertume, car nous voyons ceux à qui nous étions attachés et qui nous aimaient eux-mêmes, rire, s'amuser et nous oublier, tandis que nous, nous les aimons toujours, et, pendant qu'ils s'amusent, nous souffrons sans pouvoir leur faire connaître notre position.

« Signé : VICTOR (en Purgatoire). »

Cet Esprit ne serait-il pas le même qui a signé : URIEL, la 7me communication?

Quoiqu'il en soit, l'article relaté ci-dessus, renferme à lui seul, dans son sein, un volume en faveur de notre doctrine et contre l'auteur combattu. Comment! les Démons ou Esprits infernaux peuvent parcourir et parcourent toujours les mondes habités, pour leur seul plaisir et pour le bonheur de tromper les hommes! Comment! les malheureuses créatures qui se seront laissés entraîner à suivre les pernicieux exemples, à exécuter les mauvais enseignements des Esprits diaboliques, resteront éternellement et sans pouvoir en sortir, au milieu des flammes dévorantes de l'empire infernal! Comment! celles un peu moins malheureuses et qui ne se trouvent que dans le purgatoire, ne peuvent pas même se communiquer à leurs parents et amis, pour leur faire connaître leur position, et voilà que URIEL, l'Esprit menteur et fourbe, l'Esprit caméléon vient vous dire (7me communication) :

« Je suis un *réprouvé,* un *maudit condamné aux peines éternelles,* qui vous donne le conseil de vous tenir sur vos gardes, *les spirites étant trompés par les Esprits!* »

Comment ! il vient vous faire les plus belles recommandations, en vous disant :

« Nous sommes *incorrigibles,* notre *nature mauvaise* nous porte toujours *au mensonge, à la tromperie,* et qui

plus est, *au désir de faire du mal* à ceux-là même qui mettent en nous leur confiance (page 51), » et (page 50) : « Je ne suis qu'un Esprit *léger*, me *repentant* du mal que j'ai fait aux hommes, etc., etc. »

Et c'est cet Esprit que l'on consulte! et c'est à lui que l'on demande une réponse devant faire foi, à cette question faite si sigulièrement : « Puisque vous êtes *dans un bon moment*, veuillez nous expliquer, etc., etc. »

Non, mes frères, la simplicité la plus grande ne peut rivaliser avec celle de l'auteur combattu, si le tout n'a pas été fait intentionnellement, et avec parti pris, après mûre réflexion.

Et vous, amis lecteurs, que dites-vous de toutes ces contradictions? que dites-vous surtout de ce bienheureux et miraculeux *bon moment d'un damné* que notre adversaire met à profit avec tant d'amour et de joie?

Enfin qu'avez-vous compris dans tout cela?

1° Le Diable est seul à se communiquer;

2° Les Esprits damnés ne peuvent plus sortir de leurs flammes et se manifester; leurs souffrances sont éternelles;

3° Les Esprits demi-diablotins et ceux en purgatoire ne peuvent pas non plus se communiquer, même pour faire part de leurs souffrances, etc.

Et voilà que *Démons, Esprits totalement condamnés* et *simples Esprits en punition passagère*, se manifestent, se contredisent, s'attaquent et viennent vous aveugler au point de capter toute votre confiance.

Allons, Messieurs, encore une campagne pareille et vous comprendrez qu'il est temps de mettre vos armes fourbues en faisceaux, et d'examiner, et d'étudier de sang-froid, non pas la *nouvelle religion*, comme vous l'appelez, mais la vôtre, la nôtre, toujours, celle du Christ que nous nous disons fiers de suivre, mais revenue à son point de départ,

alors que les hommes et surtout ceux qui se prétendent infaillibles n'avaient encore pu tronquer le sens des enseignements, interpréter à leur manière et à leur point de vue intéressé le langage parabolique de son auteur.

La violence et la grossièreté de langage de vos prétendus Esprits nous obligent à plus de réserve encore. Nous allons essayer d'achever notre tâche en spirite, avec la dignité et l'indulgence que nous prêchons.

L'auteur de la brochure contredite dit personnellement (page 7) :

« Et, nous le répétons, peut-il y avoir alliance entre *la religion unique* et *les religions multiples,* entre *la lumière* et *les ténèbres,* entre *Dieu* et *les Dieux?* »

Et (page 18) :

« Une troisième preuve enfin, est *l'accord* de toutes les Eglises orientales avec l'Eglise latine, sur le point de la présence réelle et de la transubstantiation. — Voici donc des témoignages authentiques et bien écrasants, etc., etc. »

En toute sincérité, cher frère anonyme, comment pouvez-vous appeler « témoignages authentiques et écrasants, » les déclarations de ceux avec lesquels vous dites ne pouvoir avoir ou faire alliance? Comment pouvez-vous faire cette déclaration lorsque vous vous donnez comme « *la lumière* » et que vous désignez les autres sous le nom de « ténèbres? » Ah! vous repoussez et repousserez toujours ceux qui ne sont pas de votre avis d'une manière absolue! Vous traitez et traiterez, au contraire, en amis, ne serait-ce que pour une heure, ceux qui peuvent être utiles à vos désirs, à votre omnipotence! Ce n'est pas d'un véritable disciple de Jésus.

D'un bout à l'autre, votre brochure n'est que contradictions sur contradictions, et vous vous donnez comme seul éclairé par la lumière que vous donnent vos si purs et avancés

Esprits. A quoi vous ont donc servi leurs déclarations que je vous répète :

« Je suis un réprouvé, condamné aux flammes éternelles ;
« Je suis dans le Purgatoire et *nous ne pouvons* nous communiquer. »

Mais, pour vous et parce que vous le désirez, sans doute, ces mêmes Esprits privilégiés pour *vous seul,* doivent dire : « Nous nous communiquons, magré la défense du Dieu tout-puissant, afin de parler le langage de votre cœur, et de combattre, au contraire, celui de ces *spirites,* qui prétendent communiquer avec nous. »

Ah ! comme vous, cher frère (page 6), je dirai six fois et sur six tons différents : « *Quels Esprits grand Dieu et d'où peuvent-ils sortir !!* »

Quels Esprits surtout que ceux qui ont le privilége de vous guider et de vous instruire avec autant d'abnégation, de charité et de vérité ! Il y a bien sur leur compte un petit, très-petit, un imperceptible point noir, mais qu'est-ce? Rien ou presque rien. — Ils ne sont que *réprouvés;* eux-mêmes le déclarent.

Continuons : Page 11, vous dites :

« Et si l'on consulte la *saine raison,* quelle *absurdité* que ce système qui vous contraint d'admettre qu'un ou plusieurs de vos pères, ou qu'une ou plusieurs de vos mères peuvent, dans d'autres existences, devenir vos fils ou vos filles, et *vice-versâ;* vous répandez le chaos dans les individualités, vous dispersez aux vents de la confusion les anneaux de la chaîne généalogique ! »

Ici encore, il faut nous entendre.

Après le *Livre des Esprits* que vous repoussez et après les articles irréfutables si largement développés et si clairement exprimés dans le journal *la Vérité,* de Lyon, il est inutile de vous faire une nouvelle théorie explicative sur la

réincarnation; nous sommes, du reste, encore trop séparés par la divergence de nos croyances et de nos convictions, et vos idées préconçues sont trop enracinées chez vous pour que nous désirions les combattre aujourd'hui. Actuellement nous n'avons qu'un devoir à remplir : prouver à tous que nous sommes fondés à chercher la lumière, et que nos études spirites ne peuvent pas plus nous conduire que vous au feu éternel; et que si vous avez le droit de communiquer avec les âmes des morts et si vous le pouvez, le même droit et le même pouvoir ne sauraient nous être contestés.

Vous parlez de chaos, parce que vous prenez les choses au point de vue humain; mais, prenez-les au point de vue spirituel, et ce chaos disparaitra.

LÉON DE FÉNÉTRANGE.

(La fin au prochain numéro.)

UN SONGE PROVIDENTIEL

L'histoire que nous allons raconter à nos lecteurs a été publiée à Turin en 1758 par Ignace Somis, professeur de médecine à l'Université Royale et à l'hôpital de Saint-Jean, qui la tenait de la bouche même des témoins de ce drame palpitant d'intérêt.

« Bergemoleto est un village de 150 habitants environ situé dans la montagne entre Demonte et Vinaldio, non loin de Cunéo. Dans les premiers jours du mois de mars 1758 il tomba de la neige en assez grande quantité; de nouvelles chutes plus abondantes, qui eurent lieu les 16, 17, 18, 19, firent craindre aux habitants pour leurs maisons trop surchargées par la neige amoncelée sur les toits. Plusieurs se mirent donc à l'œuvre pour en opérer le déblai. Non loin de l'église était la maison de Joseph Roccia, homme de cin-

quante ans à peu près, qui était monté, avec son fils Jacques, sur le toit de sa maison afin de balayer la neige tombée depuis quelques jours. C'était le 19 au matin; Anne-Marie, femme de Roccia était en ce moment, avec sa belle-sœur Anna, sa fille Marguerite, son fils Antoine âgé de 5 ans, sur la porte de l'écurie, regardant le travail de Joseph et de Jacques. Le curé de Bergemoleto, voisin de la famille, venait de sortir et se dirigeait vers l'église pour appeler les fidèles à la messe. A ce même instant un grand bruit se fit entendre vers le haut de la montagne, et ayant levé les yeux, le prêtre vit descendre deux avalanches énormes. Avertir par un cri Joseph Roccia, rentrer dans sa maison, fut pour le prêtre l'affaire d'une seconde. »

Après avoir décrit la chute des deux avalanches qui détruisirent une partie du village, laissant un amas de neige haut de 42 pieds (21m 58), large de 30 mètres et long de 113, l'auteur continue :

» Aux cris du curé, Joseph Roccia et son fils étaient descendus de dessus la maison et s'enfuyaient vers l'église sans savoir de quel côté ils dirigeaient leur course. Au bout d'une quarantaine de pas Jacques qui suivait son père vint à tomber; celui-ci se retourne pour le relever, jette les yeux du côté où étaient sa chaumière, son écurie, la maison de ses voisins et n'aperçoit qu'une masse énorme de neige, sans aucune trace ni d'habitation, ni de toits, ni de cheminées.

»..... Le bruit des désastres survenus dans le village de Bergemoleto se répandit bientôt dans les campagnes environnantes; de nombreux travailleurs envoyés par l'autorité arrivèrent sur les lieux du sinistre afin de venir en aide aux victimes du fléau, de délivrer, s'il était possible, les infortunés encore vivants peut-être ensevelis sous la neige. Trois cents hommes se mirent au travail, mais tous leurs efforts

furent vains. La neige était gelée, l'espace à déblayer large et profond; pour comble d'infortune il neigeait toujours. Après quelques jours d'un travail opiniâtre et infructueux chacun regagna sa maison, convaincu de la mort des malheureux ensevelis sous ce linceul de neige glacée.

» Le mari de la pauvre Anne-Marie, aidé de son fils et de ses beaux-frères Antoine et Joseph Bruno venus de Démonte où ils demeuraient, avait également travaillé nuit et jour dans l'espoir de retrouver la maison où gisait sa famille. Attaquant la neige tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ils ne ménagèrent ni leurs sueurs ni leurs peines; mais toutes leurs tentatives échouèrent. Privés de toute espérance ils regagnèrent la maison de Spirito Roccia pour attendre une saison plus propice.

» Laissons donc Roccia et les Bruno se lamenter et voyons ce qu'était devenue la pauvre Anne-Marie.

» Dans ce travail je m'attacherai à répéter fidèlement ce qui m'a été affirmé par ces malheureuses victimes de l'avalanche. Mon récit ne diffèrera pas de celui fait le 10 mai au comte Nicolis de Brandizzo, intendant de la ville et de la province de Cunéo, quand il vint, par ordre du roi, à Bergemoleto, apporter quelques secours aux malheureux habitants de ce village.

» L'écurie de Roccia était bâtie avec les rochers de la montagne, le toit était formé de pierres larges et légères semblables à l'ardoise soutenues par une poutre de dix pouces d'équarissage; sur le tout il y avait une couche de paille. Nous avons vu que le 19 au matin les trois femmes et l'enfant se tenaient dans ce bâtiment, sur le seuil de la porte, attendant le son de la cloche qui devait les appeler à la messe. Il y avait dans l'étable six chèvres et quelques poules. Une petite chambre où se trouvait une mauvaise couchette communiquait avec ce bâtiment. C'était là qu'on

avait l'habitude de serrer les quelques provisions de la famille.

» Nous avons dit aussi que Anne-Marie surveillait de la porte le travail de son fils et de son mari qui déblayaient le toit de la maison, quand, avertie par un fracas épouvantable, elle rentra brusquement dans l'intérieur de l'écurie, fermant la porte sur elle et les deux autres femmes. Au même instant elles entendirent une partie du toit s'effondrer, quelques pierres tomber sur le pavé, et elles se trouvèrent dans l'obscurité la plus complète. Quelques instants s'écoulèrent dans l'attente d'un secours, mais, n'entendant venir personne, elles firent le tour de l'étable et dans plusieurs endroits sentirent de la neige durcie. Anna arriva à la porte et l'ouvrit, mais là comme ailleurs l'obscurité la plus profonde, une muraille glacée et inébranlable. Elle en fit part aux deux autres. Toutes trois alors se mirent à crier de toutes leurs forces: « Au secours! Au secours! Nous sommes toutes vivantes! » Ces paroles répétées plus d'une fois restèrent sans écho, Anna ferma la porte. Le désespoir était au comble. La réflexion revint vite; elles pensèrent qu'il y avait dans la crèche un peu de foin sur lequel elles pourraient s'étendre pour chercher le repos.

» Nulle lueur d'espoir ne brillait plus au regard de ces trois infortunées ensevelies vivantes. Dieu seul restait leur espérance. Elles cherchèrent quelles provisions elles possédaient pour prolonger leur existence. Anna se rappela avoir quelques châtaignes qui, inventaire fait, se montèrent à quinze. Il y avait bien aussi quelques pains déposés dans la chambre voisine, mais il y aurait eu une grande imprudence à chercher à y pénétrer, car la porte en s'ouvrant pouvait ébranler le mur, faire tomber les supports de la voûte qui seule soutenait toute la masse de neige. Après s'être partagées les quelques châtaignes qui leur restaient, elles tombè-

rent à genoux, priant avec ferveur le Dieu Tout-Puissant, lui demandant de les tirer de leur tombe, ou de leur épargner les douleurs suprêmes qu'elles auraient à endurer si un prompt secours ne venait à leur aide.

» Elles se rappellèrent alors que leur prison était partagée par deux chèvres dont l'une avait mis bas depuis quelques jours seulement et dont l'autre devait le faire vers la moitié d'avril. Cette pensée les remplit de joie, puisque le lait des deux chèvres pourrait prolonger leur chétive existence.

» Au bout d'un espace de temps que les prisonnières évaluèrent à une semaine, le jeune Antoine, qui, jusqu'à ce jour, n'avait vécu que de lait (il lui était impossible de supporter le froid de la neige) commença à se plaindre de douleurs à l'estomac et au ventre. Malgré tous les soins que purent lui prodiguer ces femmes dans leur situation désespérée, il rendit l'âme. Le sixième jour de ses souffrances, Anne-Marie qui le tenait dans ses bras sentit son enfant lui prendre la main; elle l'attira sur son sein et voulut encore le réchauffer de son haleine, mais Antoine était à sa dernière heure, et sa tête languissante retomba dans les bras de sa mère prononçant quelques paroles incohérentes à l'adresse de son père.

» Qui pourra jamais décrire la douleur de ces femmes aggravée encore par les douleurs physiques? Cette fin misérable ne serait-elle pas la leur avant peu? Ajoutez à cela que le lait de la chèvre diminuait peu à peu. Au lieu de deux livres qu'elle leur donnait les premiers jours, c'était à peine si elles pouvaient en avoir maintenant une livre. Le foin de la crèche était épuisé et celui qu'elles pouvaient tirer à grand peine du grenier par la petite ouverture ne suffisait pas à la nourriture des deux animaux. Les provisions s'épuisaient donc rapidement. Enfin, au bout de quelques jours, elles furent réduites à vivre seulement de neige. Mais la

Providence inépuisable du Très-Haut qui voulait les tirer vivantes de ce sépulcre leur envoya un nouveau soutien au moment où elles désespéraient le plus. La seconde chèvre mit bas. Cet événement leur fit conjecturer qu'elles étaient à la moitié d'avril. Le chevreau fut tué afin de pouvoir jouir en toute sécurité du lait de la mère. Une nouvelle espérance inonda le cœur de ces malheureuses qui exhala de ferventes actions de grâces vers le ciel. Le soleil d'avril devait commencer à faire fondre cette enveloppe de neige qui les séparait du monde. Anne-Marie, comme elle me le répétait, semblait toujours entendre une voix qui lui disait: « Dieu t'aidera, ton mari pense à toi et veut te retrouver; tes frères n'auront pas de paix qu'ils ne t'aient revue, morte ou vivante. »

» Comme la provision de foin diminuait rapidement, le lait ne suffisait plus. C'était à peine si on pouvait en traire une demi-tasse chaque jour. Heureusement pour elles le moment approchait où le Seigneur allait mettre fin à leur long martyre. Il leur sembla un jour, le 20 probablement, entendre un bruit qui ne paraissait pas très éloigné. Elles réunirent le peu de force qui leur restait et se mirent à crier d'une voix faible: « *Au secours! au secours!* » puis le bruit cessa, et elles n'entendirent plus rien qui put leur faire présager une prochaine délivrance. Toutefois ce bruit servit à leur donner un nouvel espoir, et à placer leur confiance en Dieu. Un autre jour le même bruit se fit entendre plus près et il tomba quelque chose à terre. Elles répétèrent leur appel qui resta encore sans réponse et tout bruit cessa de nouveau.

» Cependant après la chute du corps, il leur sembla voir un faible rayon de lumière crépusculaire pénétrer dans leur tombeau. Anne-Marie leur fit remarquer que cette lumière provenait de la diminution de la couche de neige, que par

conséquent on travaillait à leur délivrance. Ces pensées leur rendirent un peu de courage, elles élevèrent de nouveau leur âme vers Dieu, le priant de ne pas les abandonner dans cet instant suprême.

» Vers le 20 avril, les vents commencèrent à devenir tièdes, et la température, de glacée qu'elle était, se changea brusquement en une température douce et presque chaude.

» Il en advint que partie par l'impétuosité des vents, partie par la fonte même de la neige, l'avalanche diminua de grosseur. Le moment parut favorable aux habitants de Bergemoleto pour recommencer leurs recherches et tâcher de retrouver une partie de ce qui leur avait été enlevé par l'ouragan du 19 mars. Les uns d'un côté, les autres de l'autre, tous se mirent à attaquer l'avalanche, qui avec des pieux de fer, qui avec des pioches, qui avec les instruments dont ils pouvaient disposer. Bientôt quelques chaumières apparurent, quelques cadavres furent extraits parmi lesquels celui du curé. Cette découverte rendit le courage à Joseph Roccia qui résolut de déblayer sa maison détruite sans doute. Il ne voulut prendre aucun instant de repos faisant continuellement des puits de plus en plus longs et profonds. Le 24 après avoir fait une tranchée profonde de deux pieds, il trouva une neige moins dure et put y enfoncer un long bâton dont l'extrémité rencontra une résistance qu'il jugea être le toit de l'écurie.

» Son courage s'accrut avec ce résultat, et il aurait peut-être trouvé ce jour-là ceux qu'il n'espérait pas revoir vivants si la nuit n'était venue l'obliger à se retirer. Le jour pointait à peine le 25 que, se rendant avec son fils à la tranchée suspendue la veille, il vit avec étonnement venir à lui pour l'aider ses deux beaux-frères Joseph et Antoine Bruno.

» Voici ce qui était arrivé. Antoine dormait dans sa

maison de Démonte dans la nuit du jeudi au vendredi quand il lui sembla voir apparaître devant lui une femme pâle et échevelée qu'il reconnut pour sa sœur Anne-Marie Roccia : « Antoine, lui dit-elle, d'un ton mêlé de douleur et d'espérance, Antoine, toute ma famille, toutes mes connaisances me croient morte, étouffée sous l'avalanche. Le Seigneur a daigné me conserver la vie. Debout! lève-toi, viens à mon secours! En toi, frère, j'ai placé toute mon espérance; ne m'abandonne pas, de grâce viens à mon aide! » Cette vision frappa tellement Antoine qu'il alla aussitôt réveiller son frère Joseph, et qu'après lui avoir raconté ce qu'il avait vu et entendu dans son rêve, tous deux se mirent en route pour Bergemoleto. Ils arrivèrent au village avant huit heures du matin, brisés par la fatigue et semblant toujours avoir devant eux l'image de leur sœur priant pour sa délivrance. Ces deux aides furent d'un grand secours à Joseph Roccia. Vers midi les travaux étaient tellement avancés qu'on put traverser la neige de part en part au moyen d'une perche. Il leur sembla alors entendre une voix faible et languissante monter jusqu'à eux par la petite ouverture ainsi pratiquée et crier : « Au secours, cher Joseph! au secours, cher frère! au secours! » L'étonnement et la stupeur des assistants ne peut se décrire. La tranchée grandissait à vue d'œil tant cet événement extraordinaire avait donné du courage aux travailleurs. Enfin une large ouverture fut faite, et Antoine se fit descendre dans cette prison demandant quels êtres pouvaient vivre là. Anne-Marie reconnut son frère à sa parole, et la voix entrecoupée par la joie et les privations elle lui dit : « C'est moi, frère, qui vis là en compagnie de ma fille et de ma belle-sœur. Le Seigneur a sauvé nos jours; il n'a pas trompé notre confiance, car nous savions qu'il vous enverrait à notre aide. »

»...... C'est le devoir de tout homme prudent et circons-

pect, ajoute Somis dans sa conclusion, de ne pas croire aveuglement tout ce que les écrivains racontent, poussés par le désir de publier des choses merveilleuses et extraordinaires, mais c'est également un devoir aussi sacré de ne pas nier de prime abord ce qu'on ne comprend pas à première vue. Agir ainsi c'est souvent fermer toutes les issues par lesquelles la vérité peut se manifester à nous.

» Cherchons, raisonnons, basons-nous sur des expériences et des observations. Quelle satisfaction quand on découvre une vérité au sacrifice même de ses propres préjugés! Ce sont les préconceptions de notre esprit qui augmentent les ténèbres de la science et en retardent le progrès. »

Le spiritisme en venant expliquer ces phénomènes merveilleux de bi-location, de dégagement de l'âme pendant le sommeil, de vue à distance, etc., etc., observés de tous temps, a jeté une lumière éclatante sur cette partie si obscure de la psychologie.

(Extrait de l'*Epoca nuova* des 28 janvier, 4 et 11 février 1866.)

C. GUÉRIN.

Communications médianimiques

—

DEUX EXISTENCES

NOUVELLE

BORDEAUX. — *Médium : Mme Collignon.*

Suite et fin (1).

III

Ai-je dit que Margareth était morte, ou bien qu'elle avait fini? — Pourquoi cette question? — C'est que j'établis une grande différence

---

(1) Voir nº 45, pages 213 et suivantes.

entre ces deux mots. Peut-être allez-vous rire en m'écoutant, mais je vais tâcher de vous faire partager mon opinion en vous plaçant à mon point de vue :

Finir, c'est être arrivé au terme d'une journée laborieuse, fatigué de travail, mais satisfait d'avoir accompli la tâche et de toucher au moment du repos; c'est assister paisiblement à la désagrégation de la matière, entrevoyant à travers le brouillard qui s'épaissit peu à peu l'aurore qui se lève; c'est s'endormir dans le calme, sachant qu'on s'éveillera dans la joie.

Mourir, oh ! mourir, c'est différent ! C'est voir, au pied de son lit de douleur, se dresser le squelette hideux dont les mains glacées vous palpent, vous raidissent ... C'est sentir l'air manquer aux poumons, voir disparaître les visages aimés, chercher sous ses doigts crispés un point d'appui qui échappe... C'est écouter avec terreur le sang qui ne peut plus descendre, tinter le glas de la mort dans les oreilles, frapper à coups redoublés sur les tempes, gonfler à le briser le cœur qui ne sait plus ni le recevoir, ni le repousser. C'est jeter un rapide coup d'œil sur le passé qui a fui, laissant la perspective d'un avenir qui épouvante, car, malgré le passe-port signé par les autorités ecclésiastiques et délivré à tout mourant qui le demande, croyez-vous que le dévôt même parte tranquille quand il sent qu'il n'a pas accompli l'œuvre de sa vie? Non, l'angoisse de l'inconnu, de l'inconnu qu'il pressent sans le comprendre, vient toujours l'étreindre. Les actes mauvais de sa vie se dressent devant lui, tous, tous! Ils se massent à ses regards épouvantés, et l'agonisant comprend qu'il doit y avoir autre chose pour établir une balance exacte, qu'une béatitude salariée (1) ou une damnation gratuite.

Mourir! c'est n'avoir pas la foi qui soutient, n'avoir pas l'espérance qui console!

Margareth était morte! Oui, je me rappelle vous l'avoir dit : Morte, avec toutes les terreurs que sa vie coupable entraînait ; terreurs plus

(1) Je ne comprends pas trop ce que l'Esprit a voulu dire par *béatitude salariée* dans l'autre monde. La béatitude peut être regardée comme un salaire accordé à celui qui l'a mérité, mais elle n'est point *salariée;* à moins qu'il n'entende les dons faits pour l'obtenir? Mais dans ce cas encore le salaire serait pour ceux qui en vendent l'espoir et non pour la béatitude. *(Note du médium.)*

fortes que l'assurance donnée par les saints pères qui pourtant avaient tarifé bien haut la purge de sa conscience.

Vous esquisserai-je son passage dans l'autre monde? vous ferai-je assister à son épouvante quand, au sortir de la léthargie douloureuse provoquée par la crise finale, elle se retrouva jeune fille auprès de son époux empoisonné, de son beau-père rempli de l'esprit de vengeance qui l'avait animé, de son fils qui lui reprochait de l'avoir poussé au crime au lieu d'essayer de l'en détourner comme son devoir de mère le lui commandait, comme elle s'était engagée à le faire avant de paraître sur terre à cette dernière incarnation? Vous dirai-je toutes ses souffrances, toutes ses luttes? Aux prises avec son orgueil, angoissée par le remords, car le fond n'était pas sérieusement mauvais, que ne souffrit-elle pas, la pauvre Margareth!.... quels tableaux hideux ne se déroulèrent-ils pas à ses yeux effrayés, quelles imprécations ne vinrent-elles pas frapper ses sens éperdus!!!

Folle de douleur et de honte (il y a des fous parmi nous, quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait comme les vôtres), ne sachant comment se soustraire aux vengeances qui la poursuivaient, — elle le croyait ainsi, du moins — elle erra pendant des siècles, avant d'avoir compris que, l'orgueil étant son plus implacable ennemi, c'était l'orgueil qu'elle devait combattre.

Enfin, lasse d'errer sans but, de chercher une ombre qui fuyait sans cesse, elle s'humilia et demanda grâce.

Le repentir se fit jour: un repentir sincère qui lui fit désirer réparation, et son vœu fut exaucé!

Margareth a reparu sur la scène du monde, mais....

Ce n'est plus la grande dame hautaine que tous devaient admirer, sous laquelle tout devait plier. C'est, hélas! c'est. .. une simple artisanne. Née dans une famille bourgeoise, au milieu d'une aisance suffisante pour fournir aux besoins de l'éducation des enfants, Anne a grandi sous les yeux de ses parents dont la tendre sollicitude l'a enveloppée de tous les soins que réclamait sa santé délicate. Un peu... même très paresseuse, elle a profité de l'amour qu'on avait pour elle, pour négliger sous de futiles prétextes de santé, l'éducation, les talents qu'on voulait lui donner.

Corrigée de ses vices, mais en ayant encore une racine au fond du cœur, la position de sa famille l'humiliait. Qu'était-elle au milieu du

monde? qu'était-elle pour ces heureux de la terre qui l'éclaboussaient en passant dans leurs équipages, pour ces femmes élégantes dont les vêtements de soie et de velours se froissaient avec mépris (1) contre ses robes de laine, si coquettement arrangées pourtant qu'Anna était charmante dans sa simplicité. Charmante! oui, mais pas heureuse! Elle ambitionnait encore. Moins que lors de sa dernière existence, mais, vous le savez, il y a des plantes tenaces qui laissent bien longtemps quelque fil de leurs racines en terre et dont on ne peut se débarrasser qu'à force de persévérance.

Anna était parvenue à l'âge où les jeunes filles sont désireuses de changer de position, sinon pour satisfaire au vœu de la nature afin de remplir à leur tour la tâche si grave, si glorieuse d'épouses et de mères, du moins pour s'affranchir du joug de la famille qui, si léger qu'il soit, pèse toujours un peu: pour avoir des toilettes plus élégantes, paraître plus facilement, se faire enfin *une position.*

Anna pouvait choisir entre un jeune commis vaillant, bien élevé, mais peu fortuné, et un riche négociant dont les brillantes affaires faisaient maigrir de dépit tous ses rivaux. Elle avait, grâce à l'économie de sa famille une dot assez ronde qui eut suffi pour mettre Léon, notre jeune commis, à même de se faire une place au soleil; mais ne valait-il pas mieux que cette dot allât grossir encore les affaires du négociant? Une position faite n'est-elle pas toujours préférable à une position à faire?

Anna fit son choix, et peu de temps après, le cachemire de l'Inde s'étalait sur ses épaules fatiguées, la soie dérobait aux regards ses formes gracieuses Elle développait aux yeux du public de riches toilettes, mais elle en était enveloppée et ses charmes y perdaient. D'amour, de sympathie, de similitude de goûts, de caractères, d'habitudes, il n'en fut point question. Et pourtant, n'est-ce pas là ce que, de part et d'autre, l'on doit chercher lorsqu'il s'agit de contracter un engagement de toute une existence!

Orgueilleux autant et plus, beaucoup plus que sa femme, Maurice n'avait vu dans son mariage qu'une très-jolie personne dont l'esprit et

---

(1) Mon ami Xavier s'est livré à des comparaisons un peu hasardées, il me semble. Je n'ai jamais ouï dire que la soie et le velours éprouvassent du *mépris* pour la laine. Celles qui les portent, c'est possible. *(Note du médium.)*

les grâces pouvaient lui être utiles; la dot elle-même ne laissait pas que d'avoir un certain mérite, car pour avoir une réputation de grand négociant, d'homme habile, de faiseur d'affaires, il faut quelquefois se hasarder beaucoup; les coups de dés ne sont pas toujours heureux et les créanciers perdent quelquefois patience.

Maurice alla se fixer à Paris, grand centre des intelligences..... et du crétinisme, du talent..... et de la sottise, de l'honneur..... et de la bassesse. A Paris on peut tout, se disait-il; et, se faisant un marchepied de sa femme, il chercha à se lancer dans le monde de la spéculation. Mais, hélas! si habile qu'il fût, il trouva toujours plus habile; si..... adroit qu'il fût, il trouva toujours plus..... adroit, et la dot d'Anna fut bientôt mangée, et les créanciers firent main basse sur ce qui pouvait rester, et la pauvre jeune femme se vit réduite à la plus affreuse misère.

Ici commença la réparation: la vraie, la profitable.

Anna avait deux voies à suivre:

Ayant, par sa faute, développé les mauvais instincts de son fils, dans une existence antérieure, elle avait à subir les conséquences de ces mêmes instincts chez son mari, à les combattre, à les dompter. Là était sa tâche, sa réparation.

Ayant déjà failli par l'orgueil, l'égoïsme, l'ambition, elle avait à se vaincre elle-même, à vivre humble, résignée, dévouée.

La première partie de sa vie avait dû la préparer, mais elle s'était encore laissé entraîner par ses instincts; la seconde était plus difficile, car si elle était mal comprise, la rechûte était inévitable, et l'épreuve perdue.

Que fit-elle?

Elle se révolta; elle regretta le jeune et amoureux ami que ses parents voulaient lui faire épouser, elle maudit son mari, sa destinée, elle blasphéma Dieu! Qu'avait-elle fait pour être si malheureuse, alors que tant de ses amies vivaient dans l'opulence, ayant comme elle contracté un mariage absolument comme on fait une affaire, mais ayant eu la *chance* dans leur spéculation? Qu'avait-elle fait de plus ou de moins? Était-il un Dieu qui put ainsi courber sous sa main de fer telle de ses créatures, quand il laissait telles autres lever si orgueilleusement le front? Ou Dieu n'existe pas, ou nous sommes des jouets de sa volonté despotique, jetés sur la terre par caprice et abandonnés à nous-

mêmes, au gré des événements qui surgissent.... en vertu de quelles lois.... du hasard!

Ainsi parlait Anna, et elle souffrait. Oh! elle souffrait toutes les tortures de l'Enfer, car elle était devenue mère, car elle aimait les deux petits êtres qui lui devaient la vie, et elle maudissait leur naissance, tout en les adorant.

Un jour pourtant celui qu'elle avait repoussé, celui qui l'avait aimée, qui l'aimait encore, mais d'un amour dévoué et pur que peu d'entre les hommes comprennent aujourd'hui, Léon vint lui apporter la consolation, la résignation, la foi enfin. Léon était spirite. Par lui la lumière se fit, et avec elle, le calme rentra dans l'âme de la pauvre désolée. Elle comprit ses devoirs: au lieu de repousser celui qui avait fait le malheur de sa vie, elle s'attacha à ses pas, espérant, à force de bonnes paroles, de conseils, de dévouement, ramener dans une meilleure voie celui auquel elle avait consacré sa vie. Elle repoussa les idées de vengeance qui l'avaient fait parfois sourire dans ses larmes, et ne se crut plus en droit de chercher dans l'amour clandestin un adoucissement à ses souffrances; elle comprit toute la valeur d'un serment prononcé librement, alors même que l'une des parties n'en remplissait pas les conditions; et humble de cœur maintenant, pieuse, résignée, Anna, ouvrière laborieuse *gagne* le pain de sa jeune famille qui grandit sous ses yeux dans l'austérité d'une croyance raisonnée.

Maurice lui-même, encouragé par l'exemple de sa femme, gagné par sa douceur et ses conseils a obtenu un emploi qui, à force de zèle et d'énergie ramènera un jour l'aisance dans la maison. Et alors, elle y restera, car l'ambition et le luxe ne seront plus là pour l'en chasser.

Voilà la fin de ma *nouvelle;* elle est bien prosaïque, n'est-ce pas? Il aurait fallu finir par un coup de théâtre pour impressionner. Mais, que voulez-vous, lecteurs, je n'avais qu'à vous raconter une histoire vraie, à part les noms que je me suis permis d'arranger à mon idée. Je vous ai montré les deux voies à suivre pour mon héroïne, et je lui ai fait choisir la meilleure, à la fin, parce que je voulais vous donner un bon exemple. La choisira-t-elle définitivement? je n'en sais rien au juste: elle est encore au début de la carrière. Puisse cette historiette, si elle

lui tombe sous les yeux, lui servir de guide et l'éclairer. Mon but sera atteint.

Maintenant mon nom que tu n'attendais guère,

Ton ami : **Xavier** (1).

Appendice

Sais-tu bien, mon cher Mentor, que si j'étais susceptible, j'aurais lieu de me fâcher ! Mais, sois tranquille, je ne veux pas que tu puisses m'accuser d'avoir mis de l'orgueil dans mon *œuvre littéraire* et je ne me suis pas formalisé de tes observations.

Tu trouves que je n'ai pas soutenu le style *emphathique* que j'avais pris au début, et que ma fin est bien *terre à terre*. Hélas! hélas! oh! mon cher guide, si tu t'étais rappele mes observations, tu aurais compris que je n'inventais rien, mais relatais seulement des faits à ma connaissance, tâchant de leur donner de mon mieux la couleur de l'époque. Quant au dénouement, je n'ai pas pu suivre la même marche, et pour cause. Il est de moi, celui-là ; bâti sur des possibilités, des chances. Mais j'ai dû, par ordre supérieur, m'abstenir de faire aucune allusion de position qui pût mettre l'héroïne existante sur la voie, et lui donner lieu de croire que je traçais son présent, par conséquent, son avenir.

Tire de cet éclaircissement les conséquences que tu voudras ; je ne suis pas autorisé à t'en dire davantage.

A bon entendeur, salut ! **Xavier.**

PENSÉES ET MAXIMES SPIRITES

Sétif. — *Médium : M. G.....*

Oublie le mal que l'on t'a fait, et souviens-toi du bien.

L'espérance de l'homme repose dans les bonnes actions de sa vie; elle se perd quand il fait le mal.

---

(1) Cet Esprit s'est présenté, il y a trois ans environ, comme Esprit léger, mauvais plaisant, mystificateur. Il a été assez difficile à ramener. Il y a bien deux ans que je n'en avais plus entendu parler. *(Note du médium.)*

Evite et fuis le ravin plein d'ombre et cherche dans les cieux la route du salut et des félicités.

Dieu donne à chacun sa part de lumière; malheureux qui la dédaigne et ne tend pas les mains!

L'homme tranquille et pur marche sans hésiter dans les chemins du monde. Que lui font, à lui, les railleries des sots, la haine des méchants, quand son cœur plane dans les sphères célestes, quand il marche plein d'espoir et de joie en dépit des obstacles, quand il suit le rayon divin, quand il voit le but où aspire son âme bénie de Dieu!

S'il trébuche en chemin, s'il tombe quelque fois et roule au fond du noir précipice, tout meurtri et haletant, qu'il écoute et regarde en haut, d'où vient toute lumière; qu'il crie et qu'il appelle, et des amis viendront le secourir.

Suis sans t'en écarter le doux rayon qui mène à Dieu, source de toute lumière. Evite toute pensée frivole, prémisse de toute tentation.

Encourage les faibles et soutiens ceux qui tombent.

La route parait moins longue quand elle est faite en compagnie.

Il faut aimer les bons et plaindre les méchants.

Dieu est pur Esprit; sa grandeur et sa puissance ne peuvent se décrire. Par ses rayons il vivifie le monde; il épure les âmes dans le creuset des incarnations et de la vie spirituelle.

La souffrance est le feu sacré qui produit l'épuration.

Dieu appelle à lui l'Esprit épuré et l'assimile à un de ses rayons: il devient un aide à ses incommensurables travaux.

Quelques esprits, bijoux polis au contact des sciences et de la vertu peuvent, si un rayon du Tout-Puissant descend sur eux, en refléter et en éclairer bien d'autres à leur tour. Tels sont les bons spirites.

Mais si l'orgueil, ce vice si tenace, n'est pas tout-à-fait extirpé de leur cœur et s'ils n'y prennent garde, il les égare, et, se croyant eux-mêmes de petits soleils, ils s'éloignent du rayon pur qui les éclaire et retombent, pleins d'ombre, dans la fange de l'erreur et des vices.

Ne te préoccupe pas outre mesure du lendemain: chaque jour amène sa lumière, chaque heure son rayon, chaque

minute sa pensée. Ne te presse pas trop, car tu pourrais te heurter aux obstacles de la route. Hâte-toi, mais marche avec précaution.

Espère, aime, crois et vois. Heureux ceux qui croient, car ils seront consolés!

Les bons conseils valent mieux que les richesses. Qui les reçoit et les suit s'enrichit; qui en donne, partage sa fortune sans la diminuer. Ne crains pas plus d'en donner que d'en demander.

Ne sois pas orgueilleux ; que l'esprit de fraternité réside toujours en toi.

Recherche dans les bons la sagesse et les principes du bien.

Dieu aime ceux qui l'aiment, donne la joie à ceux qui croient en lui, pardonne à ceux qui pardonnent et récompense ceux qui donnent.

Dieu met ses enfants sur la terre non pour les rendre malheureux, mais pour leur faire mériter la lumière et les joies qu'il veut leur donner.

Travaille, car c'est par le travail que l'homme développe ses facultés, agrandit son intelligence et trouve la consolation. Qu'il soit manuel ou scientifique, le travail, toujours, est agréable à Dieu. Par la pioche et la charrue, il donne le pain du corps; par les sciences et les arts, en nous dévoilant ses grandeurs il nous donne le pain de l'âme.

Tout travail utile, mérite bien de Dieu : l'astronome, dans les cieux, lit toute sa majesté; l'agriculteur, sur la terre, découvre son pouvoir.

Dieu nous donne, mais il faut savoir prendre et savoir mériter.

Un Esprit sympathique.

Le troisième volume des *Quatre Évangiles,* par J.-B. Roustaing, vient d'être mis en vente.

Bordeaux. — Imprimerie A.-R. Chaynes, cours d'Aquitaine, 57.